

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Christine VARONE

Faites ceci en mémoire de moi

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 161-177

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Faites ceci en mémoire de moi

Prétendre parler de l'eucharistie en quelque vingt pages constitue une gageure. Cet article est en fait une sorte de « condensé » simplifié à l'extrême, d'un cours biblique et théologique par correspondance rédigé en 1983 et comportant quelque deux cents pages.*

Malgré les limites d'un tel article, nous avons voulu poser les principales questions historiques, doctrinales et pratiques concernant l'eucharistie. Les réponses sont évidemment sommaires. Si cette approche modeste pouvait donner envie au lecteur de poursuivre son effort d'approfondissement, le pari serait gagné. Probablement le sera-t-il déjà si l'eucharistie retrouve un peu de jeunesse pour les habitués et de séduction pour ceux qui ont perdu l'habitude de s'y rendre...

I. Cinq questions historiques

Ne faudrait-il pas s'entendre sur les mots : on a parlé longtemps de « messe », on parle aujourd'hui d'« eucharistie ». Ces termes sont-ils interchangeables ?

En effet, jusqu'à la réforme liturgique suscitée par le Concile de Vatican II, on parlait surtout de « messe ». Ce terme provient de la formule latine de renvoi *ite missa est*. Il dit fort peu le contenu de la célébration ; aussi faut-il se réjouir

* Ce cours peut toujours être obtenu auprès de l'auteur de l'article, à l'adresse suivante :
Chemin des Roches 3, 1700 Fribourg.

que la réforme liturgique ait remis en valeur l'appellation d'« **eucharistie** », calquée sur le grec et déjà utilisée au I^{er} siècle, qui, elle, dit bien la tonalité essentielle de la célébration, à savoir **l'action de grâces**.

A travers l'histoire de l'Eglise on a utilisé bien d'autres termes encore pour désigner l'eucharistie (repas du Seigneur, fraction du pain, synaxe, etc.). Cela doit nous inciter à n'en absolutiser aucun, mais bien à nous réjouir de cette diversité qui suggère la densité de ce qu'on célèbre.

L'eucharistie est-elle née de façon spontanée ? Comment et pourquoi un tel projet a-t-il pu naître dans la pensée de Jésus ?

Le Christ institue l'eucharistie, lors d'un dernier repas qu'il prend avec ses apôtres (Lc 22, 16.18 et parallèles). Il a conscience d'aller à la mort. Or, il veut demeurer présent parmi les chrétiens, alors qu'il sera physiquement absent. Il institue donc l'eucharistie comme moyen privilégié de communier à sa présence.

Cette institution a lieu au cours d'un repas, que l'on nommera Cène¹. C'est dire que Jésus veut se faire nourriture pour la vie des hommes. Pour cela il leur donne sa chair à manger et son sang à boire, **anticipant** de la sorte **le don de sa vie qu'il va faire** quelques heures plus tard **à la Croix**.

Le dernier repas de Jésus et les paroles qu'il aurait prononcées nous sont transmis de quatre façons différentes : n'est-ce pas troublant ? Qui dit la vérité ?

C'est exact, nous possédons quatre « versions » des paroles de Jésus. Trois d'entre elles se trouvent dans les évangiles (Mc 14, 22-25 ; Mt 26, 26-29 et Lc 22, 15-20) et la quatrième dans la 1^{re} lettre de saint Paul aux Corinthiens (11, 23-26).

¹ Les exégètes discutent beaucoup pour savoir si ce repas était le repas pascal. Les synoptiques le donnent à penser, alors que saint Jean semble infirmer cette thèse (cf. 18, 28). Il convient, en tout cas, de retenir l'ambiance pascale de ce repas. Jésus a voulu cette coïncidence, car il va célébrer la Pâque nouvelle à la Croix et anticipe cet accomplissement à la Cène.

Les différences qui apparaissent sont mineures² et là ne réside pas la difficulté. Elle se pose plutôt en ces termes : à quel « genre littéraire » avons-nous affaire ?

Nous ne possédons pas le reportage plus ou moins détaillé de la Cène et notre curiosité est peu satisfaite quand elle s'interroge sur la disposition des Apôtres ou sur leurs réactions. Les textes que nous possédons sont dépouillés à l'extrême et comme décantés³ : ils nous rapportent quelques gestes de Jésus accompagnés de paroles presque hiératiques. Probablement possédons-nous des formules déjà marquées par la pratique liturgique des premiers chrétiens. On n'a conservé que l'essentiel.

Il convient donc de s'interroger sur la signification des paroles retenues.

a) Il y est tout d'abord question de **bénédition**. Est-ce à dire que Jésus a fait un geste ou un signe pour bénir le pain et le vin au sens où nous parlons parfois (à tort !) de bénir la table ?

En aucune manière ! On ne bénit jamais un objet dans la Bible. **On bénit Dieu** pour tel ou tel don, ce qui signifie que l'on reconnaît en lui le donateur et le bienfaiteur qui est à l'origine de ce don⁴.

Ainsi, par sa bénédiction, Jésus a-t-il loué son Père pour ce pain et ce vin (comme nous le faisons lorsque le prêtre offre à Dieu le pain et le vin et que nous louons Dieu en disant : « béni soit Dieu maintenant et toujours ! »), comme le faisait tout chef de famille juif au début d'un repas.

On est en droit de penser que Jésus a enrichi la bénédiction traditionnelle, à cette heure solennelle de sa vie, louant le Père pour tout son dessein de salut en voie de pleine réalisation (cf. sa mort toute proche et la résurrection).

² On reconnaît ordinairement deux traditions. Les textes de Marc et Matthieu sont construits sur le strict parallélisme des formules et semblent plus marqués par une ambiance paléstinienne, alors que ceux de Paul et Luc insistent plus sur la notion d'histoire et d'actualisation (cf. le « pour vous »).

³ On est en droit de penser que les paroles de Jésus furent très rapidement utilisées dans les célébrations liturgiques. Aussi, quand les évangélistes et Paul les fixent dans leurs écrits, portent-elles l'empreinte de la pratique liturgique qui n'a retenu que l'essentiel.

⁴ On peut regretter que la traduction liturgique française parle de « bénir le pain et le vin » dans certaines prières eucharistiques, alors qu'il aurait fallu traduire : « Jésus bénit », sans complément d'objet direct. Là où les textes disent « il rendit grâces », on évite cette maladresse.

b) Jésus parle ensuite de **corps** et de **sang**.

Comment comprendre ces notions ? En se gardant d'oublier que Jésus est juif et qu'il comprend l'être humain avec des catégories qui ne sont pas celles auxquelles nous sommes habitués. Selon cette conception, on peut envisager l'être humain sous des angles différents.

Ainsi, quand Jésus parle de « **corps** », il désigne toute sa personne saisie sous l'angle de son extériorité, de ce qui apparaît de lui, car, « **la chair** »⁵ (terme que Jésus a probablement utilisé en araméen, mais qui est apparu comme insupportable à des oreilles grecques lorsque l'on a rédigé les évangiles dans cette langue et auquel on a préféré celui de « corps » plus admissible), c'est la personne en sa visibilité, en sa fragilité.

Par contre, lorsque Jésus dit « ceci est mon **sang** », c'est un peu comme s'il disait : « ceci est mon âme », c'est-à-dire toute sa personne, mais désignée, cette fois, sous l'angle de l'intériorité et de la vie, car le sang pour la Bible, c'est **toujours la vie**⁶. C'est donc sa personne et sa propre vie que Jésus livre en boisson à ses apôtres.

Si Jésus offre et son corps-chair et son sang, cela signifie⁷ qu'il se donne **totalelement**, en toute sa personne, à ceux qui le reçoivent.

On comprend qu'une telle perspective ait choqué aussi bien les Juifs (Jn 6, 52) que les païens qui accusaient les chrétiens d'être « théophages ».

c) Jésus affirme : « ceci **est** mon corps, ceci **est** mon sang »⁸. Comment cela est-il possible ?

Il n'y a qu'une réponse : parce que **la parole de Jésus est efficace**. Quand Jésus dit à Lazare déjà enseveli : « Lazare, sors ! » (Jn 11, 43), cela se produit. Lorsque Jésus dit au paralysé : « Lève-toi, prends ton brancard et

⁵ Saint Jean, pour sa part, n'a pas craint, dans son discours sur le pain de vie (ch. 6), de conserver le terme de « chair » qui devait sonner un peu comme « viande » aux oreilles grecques.

⁶ On lira, par exemple, Dt 12, 23 ; Lv 17, 11.14 ; Gn 9, 4, etc.

⁷ Il s'agit là d'une forme littéraire que l'on nomme « binôme polaire ». Deux termes extrêmes (ciel et terre, par exemple) suffisent à désigner la totalité d'une réalité.

⁸ Pour la tradition liturgique et les évangélistes, l'identité entre le pain et le corps du Christ, entre le vin et le sang du Christ ne fait aucun doute, puisqu'ils ont même explicité l'identité en ajoutant en grec la copule « est » inexistante en araméen où l'on devait dire : « ceci, mon corps ; ceci, mon sang ».

marche » (Mc 2, 9) ou à l'esprit impur : « Sors de cet homme ! » (Mc 5, 8), le paralysé et le possédé sont libérés, car la parole de Jésus produit des effets. Ainsi le pain et le vin deviennent-ils réellement son corps-chair et son sang.

Cela, seule la foi peut l'admettre.

Les premiers chrétiens sont souvent présentés comme des modèles. Que sait-on de leur pratique eucharistique ?

En effet, d'une part, aussi bien la première épître de Paul aux Corinthiens que les Actes des Apôtres attestent que l'eucharistie appartient déjà à la pratique de l'Eglise primitive. Saint Luc, en Ac 2, 42, la donne comme une composante de la vie de communauté, au même titre que l'écoute de la Parole et la communion fraternelle. D'autre part, d'antiques textes, non bibliques, de la fin du I^{er} siècle et du début du II^e parlent de la pratique eucharistique et même du déroulement de telles célébrations⁹.

Ce déroulement emprunte beaucoup aux liturgies juives¹⁰ pour sa structure ; en particulier, la cérémonie pénitentielle, l'habitude de la proclamation de la Parole (très tôt on parlera des deux « tables » auxquelles on se nourrit : la Parole et le Corps du Christ) et de son commentaire, la prière d'action de grâces.

Nous avons, dès le II^e siècle, la composition qui est celle de nos eucharisties actuelles, à savoir :

1. **la liturgie pénitentielle** qui a pour but de nous disposer à entrer avec un cœur purifié dans le mystère eucharistique ;
2. **la liturgie de la Parole** qui nous redit à travers des textes variés (Ancien et Nouveau Testament) la sollicitude de notre Dieu, son dessein de salut et la vocation qu'il nous confie ;

⁹ Nous nous permettons de renvoyer aux nombreux textes que nous avons cités dans notre cours par correspondance aux pp. 134-140.

¹⁰ On se reportera avec intérêt aux pages de L. Bouyer, *De la liturgie juive à la liturgie chrétienne*, dans *L'eucharistie, pain nouveau pour un monde rompu*, Fayard, Paris, 1981, pp. 17-34.

3. **la liturgie eucharistique**, précédée de la préparation des offrandes et qui comprend :
 - a) la prière eucharistique (de la préface à la formule de conclusion « par lui, avec lui et en lui... »), appelée aussi canon, qui fait le mémorial des bienfaits de Dieu (de la création à la rédemption), reprend le récitatif des paroles de Jésus lors de la Cène, puis supplie le Père pour les vivants et les morts¹¹,
 - b) la communion, précédée de la prière que Jésus nous a laissée ;
4. **la conclusion et le renvoi**, afin que l'eucharistie se poursuive dans notre vie de tous les jours par une profonde union au Christ qui vit en nous et par un service toujours plus fraternel¹².

Mgr Lefebvre parle souvent de « la messe de toujours ». Comment comprendre la permanence et l'évolution liturgiques ?

Il convient, en effet, de parler de « messes de toujours », car dès ses origines l'Eglise a fait ce que le Christ lui avait ordonné de refaire, et elle continue à respecter cet ordre de son Seigneur.

Toutefois, une authentique fidélité à la tradition nécessite **une adaptation constante**, afin que l'essentiel ne soit pas enfoui sous l'accessoire ou la sensibilité d'une époque. C'est pourquoi l'Eglise s'efforce de « dépoussiérer » régulièrement l'héritage reçu de son Seigneur. C'est ce qu'a tenté la réforme liturgique de Vatican II en introduisant l'usage de la langue vulgaire, en redonnant toute sa place à la liturgie de la Parole, en nous proposant des prières eucharistiques plus variées, en renonçant à certaines surcharges qui risquaient de dévaloriser les rites (génuflexions et signes de croix multiples, etc.).

¹¹ C. Giraud, *La Struttura Letteraria della Preghiera Eucharistica*, Rome, 1981, a magnifiquement montré comment nos prières eucharistiques chrétiennes s'enracinaient dans le modèle des « tódôt » juives. En effet, nos prières eucharistiques sont elles aussi bipartites. Dans un premier temps (à l'indicatif), elles célèbrent les interventions de Dieu et sa fidélité, c'est le temps de la mémoire du passé ou anamnèse, alors que dans le second temps (à l'impératif), elles demandent à Dieu d'intervenir pour aujourd'hui.

¹² Pour une étude détaillée des parties de la messe, voir notre cours, pp. 143-161.

Lorsque Mgr Lefebvre défend avec acharnement le rituel de saint Pie V, il oublie que ce dernier constitue lui-même une réforme liturgique et ne date que du XVI^e siècle, alors que les « nouvelles » prières eucharistiques empruntent des éléments aux anaphores (prières eucharistiques) des premiers siècles et que la communion dans la main est une illustre tradition attestée, entre autres, par saint Cyrille de Jérusalem († 386) dans ses catéchèses aux nouveaux baptisés.

II. Cinq questions doctrinales

Après la consécration, le catéchisme nous parle de « présence réelle ». Comment faut-il entendre cette présence de Jésus, celle de son corps et de son sang ?

La présence de Jésus ressuscité rejoignant les Onze en Galilée (Mt 28, 16) n'est pas la même que celle de Jésus appelant les Douze (Mt 10, 1 ss).

La présence du Ressuscité dans l'eucharistie est encore d'un autre ordre. Elle nous offre bien toute la personne du Seigneur ressuscité, mais sous mode symbolique. Sous les apparences du pain et du vin qui sont le signe de cette présence **vraie**, le Christ se donne en son corps et non seulement de manière figurée.

Cette présence existe indépendamment de la subjectivité et même de la foi du croyant, elle est donc **réelle**, tout en étant **sacramentelle** puisque le pain et le vin constituent les signes extérieurs de cette nouvelle réalité qui est le corps du Christ ressuscité.

Elle perdure même après la célébration eucharistique, le pain étant devenu le corps du Christ, et cela de manière durable, ce qui justifie pleinement la réserve et l'adoration eucharistique.

Pour l'incroyant, il n'y a toujours, après la consécration, que du pain et du vin, la présence du Seigneur ressuscité n'étant perceptible que dans la foi ; pour celui qui croit **les paroles du Christ demeurent efficaces grâce à l'action de l'Esprit.**

« Faites ceci en mémoire de moi. » L'eucharistie est-elle alors comparable à un anniversaire ? A l'anniversaire de la mort d'un grand homme ?

L'eucharistie est beaucoup plus qu'un anniversaire ou que la commémoration de la mort de ce grand homme que fut Jésus.

Comment cela ? Parce que Jésus a laissé l'ordre à ses apôtres d'en faire le **mémorial**.

Ce mémorial s'enracine dans la tradition juive. Grâce à des rites liturgiques (gestes et paroles), un fait passé, important pour l'histoire du peuple élu et pour la vie de ses membres, est **rendu efficacement présent**.

Prenons un exemple : Dieu veut que chaque Israélite bénéficie de l'arrachement à l'esclavage, vive de manière personnelle la libération d'Égypte. Pour ce faire, il donne à son Peuple des **rites** qui comprennent le récitatif de la sortie d'Égypte et un certain nombre d'actions symboliques (consommation d'une nourriture telle qu'en eurent les juifs lors de la Pâque, à savoir un agneau, du pain sans levain et des herbes amères ; utilisation d'un rituel fixe pour le déroulement du repas ; prières de louanges accompagnant ce repas, etc.). Grâce à ce mémorial, chaque juif célébrant la Pâque, à quelque époque que ce soit, peut dire en toute vérité : « aujourd'hui Dieu nous fait sortir d'Égypte », car toute la valeur de cet événement fondateur l'atteint réellement dans sa vie présente. Plus que cela encore, le mémorial tourne le participant vers le futur où s'accomplira pleinement la libération définitive.

En un mot, les trois temps sont récapitulés : le **passé** est réactualisé et inonde le **présent** de sa vertu première tout en anticipant la pleine réalisation qui, elle, ne sera que **future**.

L'eucharistie est à son tour **mémorial**, de par la volonté de Jésus.

Comment cela ? **Grâce aux rites liturgiques** (récitatif des paroles de Jésus, action sur le pain et le vin, mouvement de la prière eucharistique), toute la vie du Christ culminant dans sa mort et sa résurrection — ce que l'on nomme mystère pascal — rejoint efficacement chaque participant qui célèbre avec foi l'eucharistie. Si bien que nous n'avons rien à envier aux contemporains de Jésus, notre vie est comme irradiée par celle du Christ efficacement présente, tout en nous orientant déjà vers la pleine communion finale qu'inaugurera le retour du Christ. L'acclamation qui suit la consécration dit bien tout

cela quand elle nous fait proclamer la mort et la résurrection du Christ et attendre sa venue finale.

Un romancier, D. Decoin, a magnifiquement compris cela : « La messe, il paraît que c'est le Vendredi et le Dimanche qui recommencent (il serait peut-être plus exact de dire : " qui nous atteignent dans notre aujourd'hui ") , et puis le Jeudi et le Samedi — tous ces jours saints qui se télescopent en quelque quarante-cinq minutes... car le beau drame de la messe est de n'être pas une cérémonie commémorative : elle se conjugue au présent ; il n'y a pas de reconstitution plus ou moins symbolique d'un événement, mais déferlement de cet événement dans notre présent. La messe abolit, d'un mot, la logique du temps et de l'espace. »¹³

On parle couramment de « sacrifice » de la messe. Or « sacrifice » dit renoncement, et quand il s'agit du sacrifice de la Croix cela dit « mort ». N'est-ce pas triste et morbide ?

C'est une conception courante. Une personne avouait avoir de la peine à vivre correctement la messe, car elle n'avait pas toujours le cœur à se tenir pendant quelque quarante-cinq à soixante minutes dans une ambiance de mort, au pied de la Croix !

Précisons donc d'entrée que le sacrifice n'est pas un « je donne pour que tu donnes », avec la secrète pensée que plus le don est onéreux, plus j'ai de chance d'être exaucé.

En termes chrétiens, est sacrifice tout **élan vers Dieu, tout mouvement bon** que l'on fait monter vers lui. Ce qui signifie que l'amour de deux époux, la joie d'une rencontre amicale ou d'un voyage doivent devenir sacrifice.

Le renoncement n'est pas le sacrifice. Il peut arriver que pour marcher vers Dieu plus fidèlement et plus amoureuxment, je doive renoncer, élaguer ma vie de certaines entraves ; en ce cas, le renoncement est au service de mon sacrifice existentiel, mais il n'est pas en soi sacrifice.

¹³ *Il fait Dieu*, Julliard, Paris, 1975, pp. 110, 112.

Le sacrifice est toujours au service de la vie, puisqu'il est tension vers Dieu, en vue d'une communion plus grande avec lui. Dès lors comment le Père trouverait-il sa joie dans la mort de son Fils ? Ce qu'il aime en Jésus, c'est que **toute son existence est tendue amoureuxment vers lui**, est sacrifice, de sa conception dans le sein de Marie à son exaltation à la droite du Père. Cette « tension » de Jésus vers son Père est encore plus perceptible lorsque Jésus dit son « oui » suprême en livrant sa vie pour notre salut ; c'est pourquoi on parle souvent de sacrifice de la Croix (une Croix qui débouche sur la victoire de Pâques), ce qui est exact si l'on élimine toute idée morbide pour y lire l'élan aimant du Christ qui nous entraîne dans son « oui ».

Revenons à l'eucharistie. Elle n'est en aucune manière « sacrifice » parce qu'on y « mimerait » de manière non sanglante la mort du Christ¹⁴, mais bien parce qu'on y fait le mémorial du sacrifice, c'est-à-dire de toute la vie amoureuxment obéissante du Christ, que l'on offre au Père. Avec cette vie qui est tout entière sacrifice, parce que totalement aimante et tournée vers le Père, les participants offrent leur propre sacrifice et celui de l'humanité, ce qui revient à dire qu'ils font monter vers le Père toute leur vie qui se trouve comme entraînée avec celle du Christ (cf. la belle formule « par lui, avec lui et en lui »).

Nous sommes loin d'un climat de deuil et de mort. Bien au contraire, le sacrifice de la messe est fête, car nous offrons au Père ce qui a été le plus merveilleusement réussi dans l'histoire des hommes, à savoir la vie (= le sacrifice) de Jésus et nos existences tâtonnantes qui se trouvent comme arrachées à leurs limites, parce que offertes avec celle de Jésus.

Dans les paroles de la consécration, le prêtre parle du « sang de l'alliance ». Ce mot « alliance », très juif, garde-t-il un sens pour nous, modernes ?

En effet, l'alliance évoque d'abord la relation privilégiée que Dieu entretient avec le Peuple élu et que ce dernier mit souvent en échec par son péché.

¹⁴ Il convient de s'insurger contre la conception encore courante selon laquelle le fait d'avoir sur l'autel le corps et le sang du Christ séparés signifierait sa mort. C'est méconnaître gravement la portée du binôme polaire.

Aussi, des prophètes¹⁵ annoncèrent-ils une nouvelle alliance qui, elle, s'inscrirait au plus intime de l'homme, à savoir dans son cœur.

Jésus vint sceller cette alliance nouvelle, offrant au Père la réponse du Partenaire parfait.

On peut néanmoins se demander pourquoi il est question de sang. Il convient de se rappeler que la première alliance, celle qui fut conclue au Sinaï, fut scellée avec le sang d'animaux (Ex 24, 6-8) répandu sur l'autel (symbole de la présence de Dieu) et sur le peuple. Par ce rite on signifia que désormais une même vie circulait entre Dieu et Israël.

Jésus s'inscrit dans la continuité de ce rite, scellant l'alliance nouvelle par son propre sang (= sa vie) qu'il « verse » pour nous à la Croix.

Chaque fois que nous accomplissons le mémorial eucharistique nous ratifions notre vocation de partenaire de cette alliance nouvelle inaugurée à notre baptême. C'est dire que toute eucharistie devrait vivifier et stimuler notre réponse de partenaire, à la suite du Partenaire parfait que fut Jésus.

La prière eucharistique invoque l'Esprit Saint dont on parle beaucoup aujourd'hui. Quelle est la place de l'Esprit dans l'eucharistie ?

Le célébrant invoque en effet l'Esprit à deux reprises durant la prière eucharistique ou canon. Cela est logique si l'on réalise que l'Esprit est présent là où il est question de dynamisme, de fécondité, de création, dans la Bible. Lors de la prière eucharistique, on supplie l'Esprit de sanctifier le pain et le vin (= les rendre saints) et de constituer l'assemblée en authentique Corps du Christ.

C'est dire que l'Esprit vient tour à tour rendre efficaces les paroles de Jésus que le prêtre prononce lors de la consécration (1^{re} épiclese) et unir les fidèles présents en une authentique communauté (2^e épiclese), ce que nous sommes incapables de faire par nous-mêmes en raison de nos

¹⁵ En particulier Jr 31 et Ez 36.

individualismes et de notre péché. L'Esprit, lui, est capable de nous arracher à ces limites pour faire de nous le Corps du Christ, à savoir l'Eglise.

L'action de l'Esprit ne se limite pas à ces interventions. Dès le signe de la croix qui ouvre la célébration, on se place en sa présence et sous son dynamisme, sans lesquels il ne saurait y avoir d'appropriation de la Parole ni même de prière.

III. Cinq questions pratiques

Pourquoi l'Eglise fait-elle une obligation de la messe du dimanche ? et une obligation si fréquente ?

N'est-ce pas pousser à des actes hypocrites, contraires à la liberté ?

Pour le chrétien qui a saisi ce qu'est l'eucharistie, à savoir cette plongée dans le mystère du Christ, cette rencontre efficace avec le Seigneur ressuscité, la notion d'obligation disparaît. Elle lui paraît même un peu incongrue. Il sait pourtant que sa vie est traversée par des heures grises et lourdes durant lesquelles l'invitation pressante de l'Eglise à participer à l'eucharistie est un stimulant, voire une sorte de garde-fou bienfaisant.

Pourquoi chaque dimanche ? Parce que l'eucharistie opère le mémorial du mystère pascal et tout particulièrement de la résurrection et que celle-ci eut lieu un dimanche (« le premier jour de la semaine » selon le calendrier juif). Ainsi, par son rassemblement, la communauté manifeste aux yeux du monde sa foi en la résurrection. L'absence d'un membre blesse toute la communauté, aussi tout baptisé devrait-il avoir à cœur de répondre à l'appel hebdomadaire de son Seigneur et de sa communauté. Il sait du reste qu'une participation irrégulière se muera rapidement en une absence généralisée. Aussi acceptera-t-il de venir à l'eucharistie « tantôt comme à la danse et souvent comme au combat », par fidélité, quels que soient ses états d'âme.

Qu'apporte en fait l'eucharistie ? Des textes difficiles ? des chants « débiles » ? des sermons peu intéressants ? des prières répétées ?

Quel lien avec nos vies ?

Nos célébrations sont loin d'être toujours complantes. Il est des manques difficiles à pallier parce que liés à la personnalité du célébrant, à l'architecture des lieux, etc. Il en est d'autres qui peuvent bénéficier d'améliorations qu'il faut soutenir, voire provoquer en s'engageant soi-même (chant, lecture, décoration, etc.).

Les répétitions, elles, sont inhérentes aux **rites**, ce qui implique programmation et reprises, afin de libérer l'attention qui peut ainsi « se couler » dans la prière. Imaginons quelques instants que l'on doive créer pour chaque eucharistie un déroulement original, des paroles et des gestes inédits. Ce serait fastidieux et peu... reposant, en ce sens que l'on serait constamment tenu en haleine. A cela s'ajouterait le danger de liturgies trop marquées par les orientations et le langage des animateurs.

Il reste vrai que tout rite est guetté par la routine et le ronronnement. Comment dès lors les vivifier ? De l'intérieur, la nouveauté se situant toujours du côté de la présence de Dieu et du cœur de l'homme.

Si la vie se ramène à l'immédiat, au palpable, alors l'eucharistie n'est pas « dans la vie ». Si la vie est comprise comme le lieu d'accomplissement de nos vocations, l'eucharistie en constitue une heure privilégiée puisque :

- elle nous permet de poser un des actes les plus authentiquement humains, à savoir l'action de grâces ;
- elle nous met en état de sacrifice et nous permet d'entraîner dans ce mouvement tous nos frères proches et lointains ;
- elle « christifie » nos vies, le Christ venant par la communion demeurer en nous et nous inviter à demeurer en lui (cf. Jn 6, 56-57) ;
- elle nous renvoie à notre vie de tous les jours, afin que nous y témoignions en partenaires de la nouvelle alliance.

Dès lors l'eucharistie constitue l'acte le plus important de nos semaines, celui qui nous introduit déjà dans la vie éternelle (Jn 6, 54) qui sera le lieu de notre plein épanouissement.

Y aurait-il une ou des méthodes pour participer vraiment à l'eucharistie ?

Si par méthode on entend « recette », il n'y en a pas. Il s'agira toujours de lutte contre la routine, la passivité, la facilité.

On peut pourtant citer quelques moyens humbles pour soutenir notre entrée dans la prière.

Il en est qui visent notre préparation lointaine, à savoir :

- une vie quotidienne de plus en plus marquée par la présence du Christ et son évangile, afin que la célébration du dimanche ne soit pas un acte isolé, une sorte de corps étranger dans la semaine ;
- une prière régulière et fidèle, afin que l'eucharistie constitue un maillon de notre rencontre avec Dieu, un jalon capital d'une relation suivie ;
- un effort au moins annuel de travail et de réflexion sur l'eucharistie (livre, article, rencontre...), afin de revigorer notre pratique et d'échapper à la routine.

Il est des moyens qui visent plus directement notre participation immédiate, à savoir :

- une préparation à la célébration en lisant et méditant la veille ou durant la semaine les lectures du dimanche ;
- un horaire qui permette de se recueillir avant la messe et de s'approprier un peu au mystère que l'on va célébrer ;
- une situation... géographique (les premiers bancs facilitent le recueillement) qui permette une bonne participation ;
- un engagement très personnel tout au long de l'eucharistie, ce qui signifie : vivre la liturgie pénitentielle comme un vrai temps de conversion personnelle, accueillir la Parole comme une parole originale que Dieu m'adresse, offrir concrètement ma vie et celle de mes frères en union avec celle du Christ, rendre grâces pour tous les dons dont Dieu me gratifie, accueillir avec le maximum de disponibilité le Christ qui se livre à moi, etc. ;

- une neutralisation aussi poussée que possible de tout ce qui m'agace, depuis le répertoire de la chorale jusqu'aux intonations du célébrant, afin de ne pas laisser l'exaspération l'emporter sur le mystère que l'on célèbre ;
- une attention à la tonalité liturgique du jour (les oraisons changent, les préfaces changent), afin de vibrer avec toute l'Eglise de manière différente à Pâques ou à Noël, à l'attente de l'Avent ou au temps de conversion du Carême ;
- un engagement de tout soi-même, une solidarité aussi large que possible qui incluent tous nos liens, toutes nos souffrances, toutes nos attentes. Ainsi une fiancée comblée ne vivra pas l'eucharistie de la même manière qu'une maman malade.

Pourquoi n'importe quel baptisé (homme ou femme) ne peut-il pas tenir la place du prêtre et présider à l'eucharistie ?

En rigueur de terme, il n'y a qu'un seul Prêtre, c'est le Christ, qui offre en permanence son sacrifice et celui de l'humanité au Père. Il faut que cette médiation du Christ soit manifestée de manière visible devant la communauté et c'est le rôle du prêtre.

Par son service il nous redit à tous que l'eucharistie :

- n'est pas notre « chose », ce qui devrait nous éviter aussi bien le repli sur nous-mêmes que le sectarisme,
- est l'eucharistie de l'Eglise, vécue en communion avec celle que célèbre l'évêque du lieu (d'où sa mention à toute messe),
- s'opère indépendamment de sa dignité ou de ses dons, parce qu'il a été ordonné pour cette mission par l'Eglise, ce qui nous évite inquiétudes et questions sur la validité de telle messe.

La présidence de l'eucharistie revient donc au prêtre, mais c'est toute la communauté qui célèbre (en ce sens les ratifications de l'assemblée sont capitales). On dira donc que le prêtre agit et au nom du Christ et au nom de la communauté dont il fait partie.

On ne saurait donc remettre en cause cette antique tradition de la présidence de l'eucharistie par un prêtre.

Nous croyons au même Christ et au même baptême. Pourquoi ne pouvons-nous pas célébrer l'eucharistie avec nos frères protestants ?

Deux raisons à cette impossibilité.

La première relève de l'essence même de l'eucharistie qui est sacrement de l'unité. Or cette dernière, si elle a progressé depuis quelques dizaines d'années, n'est pas encore pleinement réalisée. Communier ensemble, protestants et catholiques, serait donc un acte un peu mensonger¹⁶.

La seconde raison provient de la notion de ministère. Nous venons de voir qu'il faut pour présider valablement l'eucharistie avoir reçu l'ordination sacerdotale. Or actuellement l'Eglise catholique continue de penser que l'Eglise protestante n'a pas conservé le sacrement de l'ordre (alors que nos frères orthodoxes l'ont fait, ce qui nous permet de communier librement chez eux et réciproquement), si bien que nous devons dire à nos frères réformés : « nous ne savons pas s'il y a consécration du pain et du vin quand l'un de vos pasteurs célèbre l'eucharistie, aussi notre Eglise nous demande-t-elle pour l'instant de nous abstenir de communier chez vous ».

Il faut espérer que les recherches en cours sur la notion de ministère nous permettront de progresser.

Les couples mixtes sont particulièrement atteints par ces consignes de l'Eglise catholique. On ne peut que conseiller au conjoint catholique d'avoir le courage de respecter les directives de son Eglise et de croire que sa souffrance et celle de son partenaire sont sources de progrès pour un authentique œcuménisme. Comme le dit le frère Max Thurian de Taizé : « mieux que l'intercommunion, qui risque la confusion, ou le développement excessif de l'hospitalité eucharistique (accueillir un frère d'une autre confession à la communion) sans réciprocité, qui risque de blesser les consciences,

¹⁶ Citons les paroles de Jean Paul II à Kehrsatz, le 14 juin 1984 : «...la célébration eucharistique est pour l'Eglise une profession de foi en acte, et un accord complet dans la foi est le présupposé d'une commune célébration eucharistique qui soit vraiment fidèle et vraie. Nous ne pouvons pas donner un signe trompeur. Tout notre dialogue tend vers une telle célébration commune. Il ne servirait à rien de supprimer la souffrance de la séparation si nous ne remédions pas à la cause de cette souffrance qui est précisément la séparation elle-même. »

l'encouragement mutuel à une authentique vie liturgique eucharistique peut aider les Eglises à retrouver en profondeur leur unité dans le Sacrement du Seigneur »¹⁷.

Nous ne pouvons que prier avec Jean Paul II en disant comme lui-même l'a souhaité aux membres du Conseil de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, le 14 juin 1984 : « Fasse le Seigneur que vienne le jour où notre commun désir sera exaucé ! »

Marie-Christine Varone

¹⁷ *Le mystère de l'eucharistie, une approche œcuménique*, Paris, 1981, p. 106.